

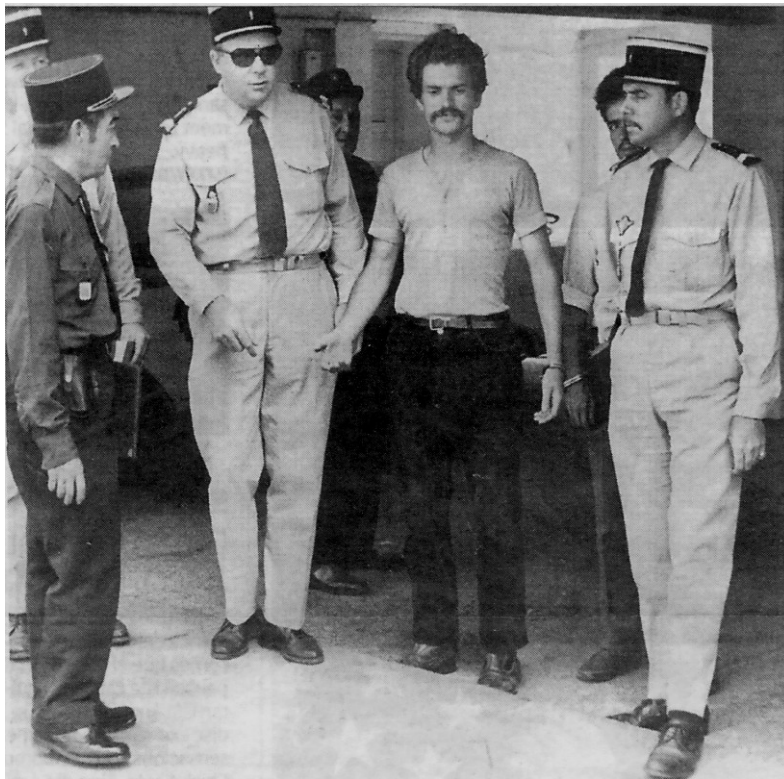
Dossier CRAS (octobre 2020)

Document réalisé à l'aide des archives du CRAS (Centre de Recherches pour l'Alternative Sociale). Il contient des photos et des extraits du livre *Mouvement Ibérique de Libération - Mémoires de rebelles*, Editions CRAS, 2007.

Au sommaire :

Page 2 à 4 : Avril 1976 - Évasion collective de la prison de Segovia et assassinat d'Oriol Solé Sugranyes. Témoignage de Queso.

Page 5 : Photos du monument qui marque le lieu où a été abattu Oriol par la Guardia civil le 6 avril 1976.



Juillet 1971 : Après son évasion de la prison de Perpignan. Oriol est repris après cinq jours de liberté. Après 14 mois de détention il retrouve la liberté en mai 1972.

Avril 1976 - Évasion collective de la prison de Segovia et assassinat d'Oriol Solé Sugranyes

Début mars, Oriol* est transféré de la Modelo de Barcelone à la prison de Segovia en Castille, à près de cent quarante kilomètres de Madrid. Il y rejoint Queso (Pons Llobet)* qui y est détenu depuis décembre 1974, après un séjour à la prison de Madrid.

Dans la matinée du 5 avril, vingt-neuf prisonniers politiques, qui cumulent des condamnations de mille cinq cents années d'emprisonnement, s'évadent de la prison en utilisant un tunnel creusé pendant les quatre derniers mois. Ils sont tous membres d'ETA (tendance militaire ou politico-militaire) sauf cinq qui sont Catalans, deux membres du FAC**, un membre du PCE (i)***, Queso et Oriol.

À l'extérieur, un commando de quatre personnes dont deux femmes, les attend avec un camion pour rejoindre la frontière française. Ils prennent la route des Pyrénées jusqu'à Aurizberri, dans la province de Navarre, mais une mauvaise coordination entre les mugalaris (les passeurs) et le convoi des évadés fait capoter l'opération. Dans la nuit, les forces armées les surprennent dans la montagne. Après un échange de coups de feu, c'est la débandade, seul ou par petits groupes, et la majorité des évadés sont repris dans les heures qui suivent.

Dans la matinée du 6, Queso est arrêté. Près de Burguete et du col de Roncevaux, à quelques centaines de mètres de la frontière française, la Guardia civil intercepte Oriol en compagnie de deux militants de l'ETA et les fusille à bout portant. Les deux Basques sont grièvement blessés, Oriol succombe. L'autopsie détermine que les trois balles retrouvées dans son corps ont été tirées à une distance de moins de deux mètres.

Sur les vingt-neuf évadés, trois membres de l'ETA et un Catalan parviennent à rejoindre la France. Sur les quatre membres qui les attendaient à l'extérieur de la prison, seule une femme réussit à passer la frontière.

Queso, qui a participé à la préparation de l'évasion, est le dernier membre de l'ex-MIL à avoir vu Oriol vivant. Lors d'une interview pour l'hebdomadaire catalan, El Temps, du 22 mai 1995, il raconte le déroulement de l'évasion et comment il a appris la mort d'Oriol :

« L'évasion commença après le dîner. Les instructions étaient de nous rendre dans la cour où se trouvaient les lavabos, par où on accédait au tunnel. Nous avons fait des groupes de quatre ou cinq personnes et, en peu de temps, nous avons été, tous les vingt-neuf, rassemblés près des lavabos.

On nous a apporté le tabard (coupe-vent) et, dans l'ordre fixé, ayant déjà nos numéros, nous sommes entrés dans le tunnel. Une fois passés à travers les barreaux qui donnaient sur l'égout collecteur, on nous a dit d'aller vers le camion que ceux de l'extérieur avaient récupéré au préalable, à la pointe du pistolet.

Au bout d'une heure, nous arrivons au camion-trailer, muni pour l'occasion d'un double fond. Nous entrons et, une fois démarré, nous apprenons que nous partons vers la frontière française avec un chargement de bois et que les papiers sont en règle.

Vers minuit, nous arrivons à Espinal. Il était prévu qu'en arrivant, nous descendions et commençons à passer la frontière. Mais rien. Ceux qui devaient nous guider vers la frontière française n'étaient pas là. On est restés un moment avec le camion arrêté. Nous nous demandions tous ce qui se passait. Et on nous l'a dit. On a fait une petite assemblée dans le camion.

Il y avait deux possibilités : revenir à Pampelune et attendre les instructions, ou passer la frontière. L'envie d'arriver, la fatigue, la nervosité, la proximité de cette frontière, la peur que la Garde civile survienne et pose des questions, etc. Nous avons décidé de descendre du camion et de passer de l'autre côté, par nos propres moyens.

Nous nous sommes partagé les armes et avons commencé à cheminer sur un sentier forestier. Nous étions plus de trente qui marchions dans le noir. Après quinze ou vingt minutes, on a vu des lumières qui s'étei-

gnaient. On s'est arrêtés. Et : « Halte ! Garde civile ! » et, en même temps, ils se sont mis à tirer. Nous avons riposté. Échanges de coups de feu. La débandade a commencé. Isasi Iturrioz est resté sur place, grièvement blessé.

Ensuite, j'ai appris qu'ils n'étaient pas nombreux, une demi-douzaine tout au plus. Il faut dire que nous n'étions pas mentalement préparés pour un affrontement armé, bien que nous n'en ayions pas écarté la possibilité. Nous tirions et nous nous protégeions. À aucun moment, nous n'avons pensé à éliminer cette barrière.

Je suis resté seul et je me suis mis à marcher. Il y avait de la brume, il faisait froid, on ne voyait rien excepté la lueur des coups de feu. Je suis tombé sur un camarade. Nous ne savions pas où étaient les autres. Nous entendions les plaintes d'un blessé. Nous ne savions pas que c'était Isasi. Maintenant, je trouve ça absurde, mais comme il disait : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Au secours ! », je pensais que c'était un garde civil.

Nous avons continué à marcher sans la moindre idée de l'endroit vers lequel on allait. Nous ne pensions qu'à nous éloigner des tirs et à arriver en France. Nous montions et descendions des montagnes. Il pleuvait. Nous avons évité quelques patrouilles de gardes. Et nous avons passé la nuit ainsi, attendant le jour pour pouvoir nous orienter et retrouver un autre groupe des nôtres.

Au lever du jour, nous découvrons une clairière et une route où circulaient des voitures. Il y avait un écriteau et nous nous sommes approchés pour voir ce qu'il disait. C'est alors qu'apparurent trois gardes civils qui nous firent les sommations. Ce sera une arrestation très tendue. Ils donnaient des ordres contradictoires. L'un disait : « En avant », et l'autre : « En arrière », l'autre : « Ne bougez pas ! »

Ils n'osaient pas approcher. Ils étaient là, devant nous, hystériques, tremblant avec leurs mitraillettes. Alors est apparu un convoi de la Garde civile avec un officier supérieur qui les a rassurés. Ils nous ont mis les menottes très serrées. L'officier leur a dit : « Contrôlez-vous, contrôlez-vous ! ».

Nous sommes montés dans une Land Rover et ils nous ont conduits à une caserne. Je suppose que c'était celle de Burguete... Il y avait déjà quatre ou cinq détenus et, progressivement, il en est arrivé d'autres. Ma notion du temps, à présent, est floue. La situation était tendue. Je me souviens que tous portaient leur flingue à la main. L'un d'eux a commenté : « Vous savez ce que vous avez fait, hein ? Il y a déjà trois morts ».

Ce qui était un mensonge. Je suppose que tout cela était à cause de l'affrontement avec le groupe d'Oriol. Ils m'ont demandé si je savais comment Oriol était habillé. Je leur ai dit que je ne m'en souvenais pas. S'il lui manquait une dent. J'ai dit que je ne savais pas. Et, à partir de là, j'ai refusé de répondre à leurs questions.

Quand ils nous demandaient qui nous étions tous, nous déclinions notre identité. J'ai pensé que, lui, avait refusé. Je crois qu'on nous a gardés là jusqu'à ce qu'ils l'aient tué.

Quand je suis arrivé à la prison de Pampelune, j'ai entendu par les fenêtres des cellules : « Ils ont tué le Catalan, ils ont tué Pons Llobet ». J'ai dit : « Non, je suis là, ils ne m'ont pas tué ». À ce moment-là, j'ai su. Les voix ont changé : « Ils ont tué Oriol, ils ont tué Oriol... » et j'ai compris les questions qu'on m'avait posées. »

Ramon Civil (moine) : La famille me connaissait parce qu'il y a eu davantage de rapports avec Oriol. Quand il est mort, la famille m'a demandé une chose délicate, de présider les funérailles. Ça a été assez dur dans l'église. Il y a eu une cérémonie religieuse, c'était plein de gens qui n'étaient pas chrétiens, plutôt officiellement contre, pleins de flics aussi. Ça a été un truc, une atmosphère.

Oriol avait dit : « Si je meurs, je veux qu'on m'enterre à Bor, dans la terre et tourné vers la Serra del Cadí ». Cela fut respecté.

Le 11 avril, en fin d'après-midi, une caravane de voitures suivie par la Guardia civil, accompagne le cortège funèbre depuis Barcelone jusqu'au cimetière de Bor, situé à quelques kilomètres de Bellver de Cerdanya.

Dans la soirée, pour dénoncer l'assassinat d'Oriol à l'appel notamment d'anarchistes, une manifestation de deux mille personnes parcourt les Ramblas et les rues de Barcelone. La police intervient violemment à l'aide de matraques et de balles de caoutchouc. Les heurts durent quelques heures.

Notes :

* Oriol et Queso, membres de l'ex-MIL(1970/1973) emprisonnés depuis septembre 1973 suite à une expropriation à Bellver de Cerdanya (province de Lérida).

**FAC : Frente d'alliberament de Catalunya (Front de libération de Catalogne), organisation, catalaniste, indépendantiste et socialiste créée en 1970. Elle va revendiquer des attentats en Catalogne contre des édifices publics... Après avoir subi la répression et l'exil, elle disparaît en 1975.

***PCE (i) : Partido comunista de España-internacional (Parti communiste espagnol-international), né en 1967 d'une scission avec le PCE/PSUC. Groupuscule qui appelait à l'insurrection armée et à la prise du pouvoir. Il tentera de créer des Comisiones obreras revolucionarias (Commissions ouvrières révolutionnaires). En 1975, le sigle se transforme en Parti du travail d'Espagne (PTE).



A proximité du village de Auritz-Burgete (Navarre) et de la frontière française le monument construit en 2007 sur le lieu où a été abattu Oriol le 6 avril 1976. Monument formé de deux pierres l'une provenant de Catalogne du lieu où Oriol est né et l'autre où il est mort.



A proximité du monument



Plaque insérée à la base du monument